

Charles Juliet

Traversée de nuit

Journal II

1965-1968

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

1965

2 janvier

Je n'ai plus à lutter contre ma timidité. Heureux de mieux pouvoir vivre l'échange.

3 janvier

Retour à la ville après un séjour dans une station de montagne où, à cette époque de l'année, tout le monde se trouve évidemment porter des pantalons. Tout troublé, dans la rue, de voir à nouveau des jambes de femme.

6 janvier

En Allemagne et en Hollande, l'été dernier, les lieux que je découvrais, et qui me frappaient parce qu'ils m'étaient inconnus, je pouvais voir qu'ils étaient familiers à ceux qui y vivaient. Cette vérité d'évidence m'a arrêté, et conduit à comprendre que l'être dont je dispose, si je l'exprime, pour pauvre et décevant qu'il soit, se présentera nécessairement à autrui comme inconnu, donc peut-être digne d'intérêt, et qu'il me faut passer outre aux doutes qui m'assaillent lorsque je cède au découragement.

7 janvier

Si lentes étaient les heures. A ce point interminables les années. J'en étais venu à penser que le temps ne s'écoulait plus. Que j'étais pris dans un piège. Que jamais ne viendrait la délivrance. Voici pourquoi, maintenant, c'est la surprise de découvrir que des années qui auraient pu être importantes sont mortes. Que je suis soumis au temps. Que je vieillis. Que j'ai déjà parcouru la moitié du tunnel et que la course pour suite est engagée.

Il est si coûteux de s'infliger une discipline, que je comprends que la majorité des êtres préfèrent se laisser prendre en charge, abdiquer toute liberté et se soumettre à une quelconque autorité (morale, religion, idéologie...).

La *chose* (quelle *chose*, sinon celle qu'on ne peut nommer – vaste, commune, inlassable et fragile, toujours neuve, sans contraire –, celle qu'on ne saurait désigner que par ce nom de *chose*, ce mot des plus communs, aux acceptions diverses, aux frontières mouvantes, mais purifié de ses résonances prosaïques ou triviales, revigoré par l'insigne usage auquel il est promu, et rayonnant soudain une étrange lumière), la *chose* est en attente.

Elle attend les mots qui la dégageront, la feront exister.

Mais l'œil qui a rôle de saisir et mettre en mots, l'œil n'a pas la force, ne peut faire face.

Et il se ferme. Se dérobe.

Ce jeune paysan hollandais auquel je pense fréquemment. C'était dans une île. Un petit café villageois. Il était debout devant le comptoir. Nuque rabotée, oreilles décollées, nez massif, sourire candide. Perdu dans son plaisir d'être endimanché et de boire un verre dans un café. Sans doute devait-ce être son premier costume. Il se regardait complaisamment, vérifiait à tout moment son nœud de cravate, tenait les jambes tendues et légèrement écartées, veillait à ce

que les plis de son pantalon tombent bien droit, et lorsqu'il portait le verre à ses lèvres, il se penchait résolument en avant, de crainte de se tacher. Il était de ces êtres qui, sans que je sache pourquoi, me font monter les larmes aux yeux.

8 janvier

Enfin – du moins me semble-t-il – débarrassé, purifié des miasmes de l'affectivité.

9 janvier

Lorsque je me rase et nécessairement me regarde dans la glace, vient un moment où le regard qui me scrute me contraint de baisser les yeux. La voix murmure : *Je suis la blessure qui te coupe de toi-même.*

10 janvier

E... Sa vitalité, sa fougue, cette flamme qui brûle en elle. Sa superbe intelligence toujours en travail. La passion avec laquelle elle s'engage, se jette en avant. Sa parole toujours abondante, précise et claire, inspirée, sa prodigieuse culture...

A Aix, j'ai assez vite compris que la révolte obéissait au même conditionnement que la soumission, et que je n'avais chance de me soustraire à celui-ci qu'en refusant l'une et l'autre de ces attitudes.

Il n'est de pensée que dans le refus de la pensée, hors des connaissances et références.

Tant qu'on n'est pas libre des mots, ils vous trahissent à ce point qu'ils rendent systématiquement vaine toute tentative de se dire et de communiquer.

Revu Madeleine Charbonnier. Inhumainement seule dans sa grande maison silencieuse. Elle n'a qu'un petit poêle pour chauffer les trois pièces dans lesquelles elle vit. C'est dire qu'elle grelotte tout l'hiver. Elle est si démunie qu'une tomate ou un oignon, un morceau de pain, lui tient lieu de repas. Rien de superflu autour d'elle. Pratiquement pas de meubles. Que le strict minimum. Son visage, les couleurs qu'elle emploie, ce qu'elle dit, les vêtements quelle porte, les teintes, l'aspect, la texture de ce qui l'entoure, tout cela est un. Cette grandeur qui habite ses toiles, il faut donc bien voir qu'elle prend naissance – comme pour tout véritable artiste – dans sa vie de chaque jour, son entière soumission à son art, dans son détachement, sa volonté de solitude, de recueillement, dans l'héroïsme dont elle fait preuve pour pousser sa quête toujours plus loin. Mais cette austère grandeur et les toiles où elle s'exprime, personne n'en veut, car elles renvoient à une exigence tellement extrême, que les gens prennent peur, pressentent confusément qu'on les convie à se hisser à une altitude où l'air leur paraîtra trop raréfié (alors qu'il est peut-être simplement un air purifié). Quand elle m'a dit qu'il lui arrivait de brûler des toiles, j'ai eu physiquement mal.

12 janvier

L'autre jour, une amie m'a confié que le mutisme dont je ne me départis que rarement, la gênait, lui ôtait toute envie de me dire quoi que ce soit. Ce reproche m'a affecté. Précisément, il me semblait que mon silence était moins crispé que naguère, plus effacé, moins pesant, et qu'on devait pouvoir le considérer non comme un obstacle, mais plutôt comme une disposition à l'échange, une ardente attention à autrui (ce qu'il est effectivement).

Impérieux besoin, ces jours, de me ruer en moi-même. De me défoncer. Me fouiller en tous sens.

L'extrême richesse d'un être, d'une vie, d'une œuvre, ne peut que revêtir l'apparence la plus pauvre. Mais de cette pauvreté que vivifie l'essentiel.

Gide a écrit, je crois, qu'on ne parvient à l'universel qu'à travers le particulier (pour ma part, et dans ce cas, je préfère d'ailleurs à ce terme celui de singulier, et il se peut que cette différence dans le choix des mots recouvre une véritable divergence de pensée). C'est exact, mais peut-être insuffisant. En effet, il est des écrivains qui révèlent une incontestable singularité, mais cette singularité ne renvoie à rien, elle est pauvre, anecdotique, fermée sur elle-même. Pourquoi cela? Parce que ces écrivains sont encore ligotés par le moi, parce qu'ils s'assèchent à l'intérieur de ses limites, qu'ils n'écrivent que pour se raconter, s'ébattre en eux-mêmes, qu'ils n'accèdent pas à la pensée – laquelle est prise de distance, possibilité d'élucider les significations du vécu, connaissance de soi et d'autrui.

Le vrai écrivain est celui dont la singularité parle à chacun. En se renonçant, il a dénudé en lui cette part commune à tous, il s'est révélé semblable à des milliers d'autres hommes, il est devenu partie de l'ensemble. Ainsi, il a acquis le droit d'écrire, il est un microcosme.

Au contraire, celui qui demeure dans la dépendance de l'individu, il s'obnubile sur lui-même, sur ce qui survient dans sa vie. Il reste prisonnier du contingent et se montre incapable de dégager le sens de ce qu'il a vécu. De surcroît, toujours confiné dans ses recès, il ignore plus ou moins l'existence d'autrui, et ne peut naître à l'immense.

Avant, je n'avais que l'obstination. L'obstination de l'impatience. Mais maintenant, je commence à avoir la patience. C'est pourquoi je me sens plus fort, et redoute moins, lorsque j'écris, ces longues heures d'humiliation et d'arrachement à moi-même.

La forme à son maximum de densité, d'efficacité, de vérité – donc de beauté. Mais savoir que, dès que la forme

n'est plus la traduction de ce qui est, elle empeste la littérature. Acuité de cette tension qu'il faut pour le percevoir. Sixième sens.

13 janvier

Solitude. Impossible de trouver quelqu'un avec qui pouvoir parler. Dès que j'ai échangé quelques phrases avec mon interlocuteur, je diagnostique sa confusion, l'impossibilité où il est d'aborder les problèmes en dehors de ses mesquines préoccupations personnelles. Et je décroche, retombe dans l'ennui.

Présent jamais vécu, aussitôt passé, aussitôt mort. Il me faut le réactualiser, essayer de le revivre à l'aide de l'écriture.

L'autre jour, au café, avec X... Un homme vient s'asseoir à la table d'à côté. Petit, frêle, visage éteint, yeux bleu pâle, moustache blondasse et clairsemée, chapeau trop large qui lui écrase les oreilles, manches de veste trop longues, le col de chemise et la cravate qui pendouillochent. Les épaules de X... se soulèvent avec lenteur, sa tête bascule en arrière, et lèvres pincées, incrédule et méprisant, il le toise pendant d'interminables secondes. *Qu'est-ce que c'est que cette mite*, clame-t-il, en gueulant le *mite*, qui claque comme une balle.

Coucher avec une femme et engendrer la vie. Cette idée d'accomplir en quelques secondes, volontairement ou non, un acte aussi grave, d'une manière mécanique, dépourvue de tout rapport avec ce qui en résulte, a toujours suscité en moi une sorte d'horreur. Peut-être est-ce parce que je suis un écrivain, et que je ne conçois pas qu'on puisse créer en dehors de toute participation de la pensée, et sans qu'il vous en coûte rien.